

M. Cowiby

Leon Henzley
par
H. Lechat.

TP 145^{M10}

amicalement

H. Lechat

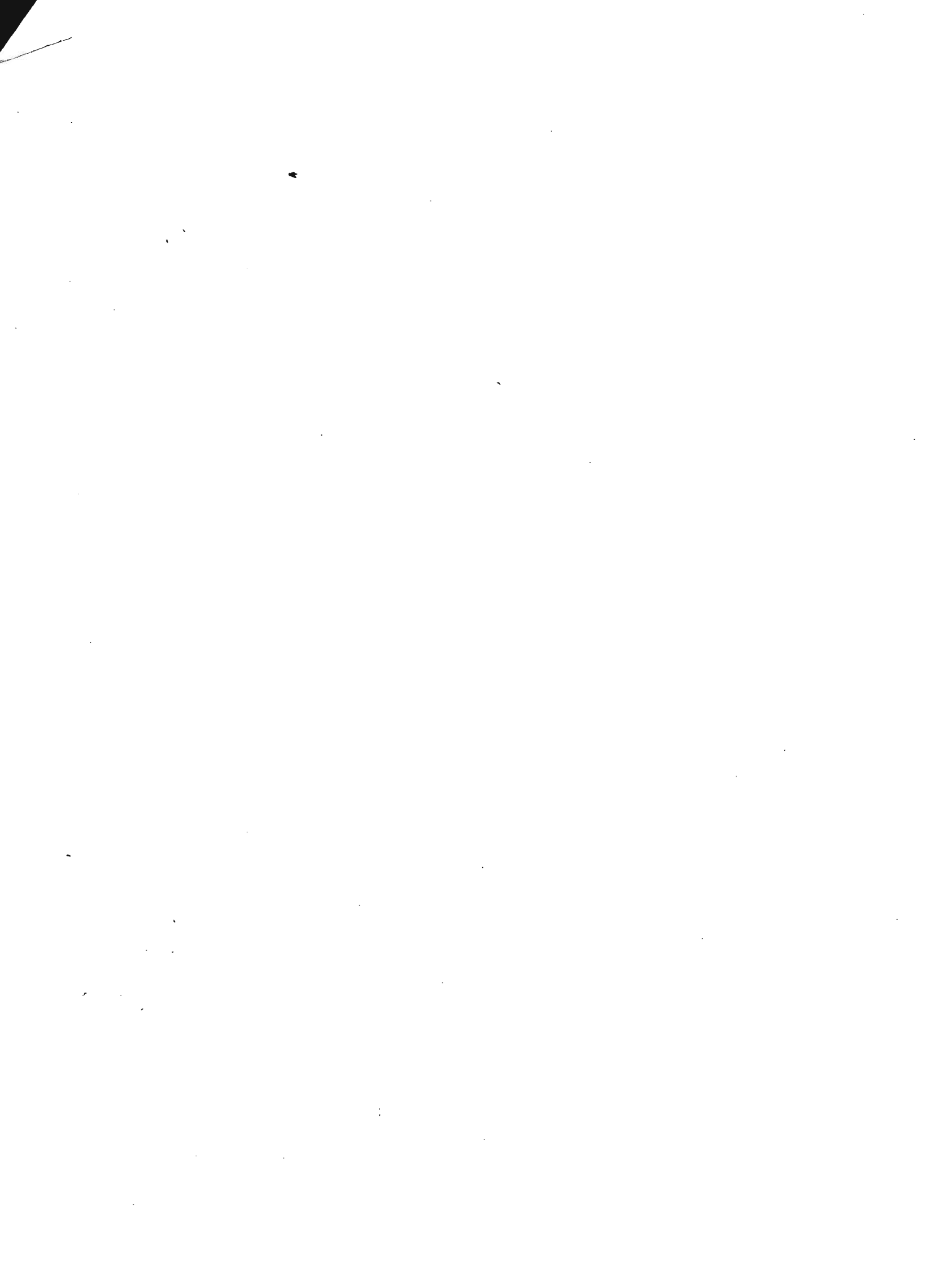
Bibliothèque Maison de l'Orient



071448





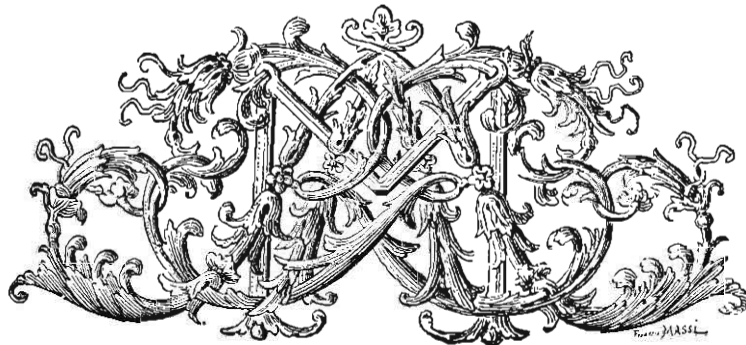


TP 145 M¹⁰

LA
REVUE DE L'ART
ANCIEN ET MODERNE

FONDATEUR : JULES COMTE, MEMBRE DE L'INSTITUT

DIRECTEUR : ANDRÉ DEZARROIS

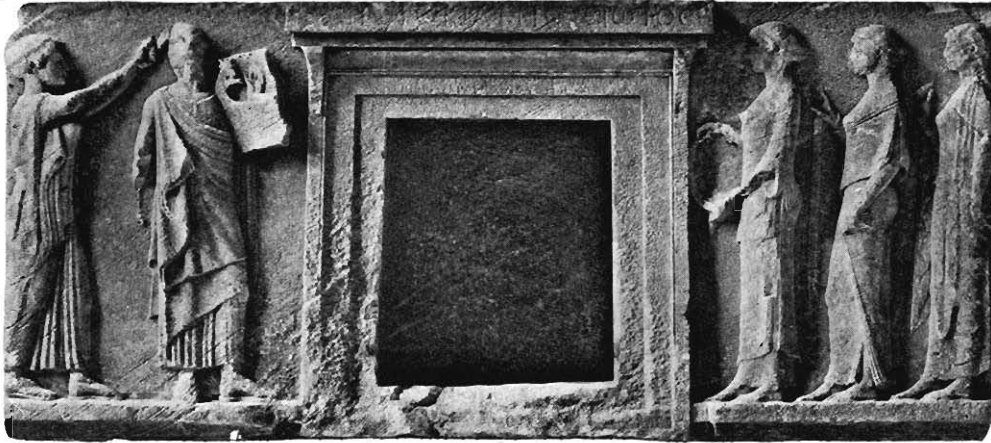


PARIS

28, rue du Mont-Thabor, 28

Tome XLII.

Juin-Décembre 1922.



LÉON HEUZEY

(1831-1922)

LA *Revue* doit un suprême hommage au savant de qui la collaboration l'honorait¹; et à cet hommage se joint un sentiment de regret particulièrement ému, si l'on songe que les dernières pages que Léon Heuzey a écrites pour le public, les dernières de lui qu'il a pu voir imprimées, ont été celles d'un article publié ici même, dans les livraisons de janvier et février derniers².

Je voudrais employer au mieux les quelques pages dont je dispose. La carrière scientifique de M. Heuzey est si longue et si remplie d'œuvres qu'une analyse complète m'entraînerait loin des bornes. Je puis du moins essayer de montrer quels ont été les points culminants de cette carrière et ses préoccupations maîtresses, quelles ont été les directrices de ces œuvres multiples, par quelle suite de fils fut composée la *chaîne* de ce noble tissu de science et avec quelle souplesse éprouvée la *trame*, passant à travers, en a réalisé l'unité, la finesse et la beauté. Qu'on ne s'étonne pas de cette comparaison avec le fait de fabriquer une étoffe sur le métier à tisser : ne se présente-t-elle pas d'elle-même et tout naturellement à l'esprit, dès qu'on parle de l'auteur de tant d'études et leçons

1. *La Toge romaine, étudiée sur le modèle vivant*, t. I (1897), pp. 97, 204; t. II (1897), pp. 193, 295; — *la Chlamyde grecque, étudiée sur le modèle vivant*, t. XXXIX (1921), p. 12.

2. *La Tunique de lin des femmes grecques, ou tunique ionienne, étudiée sur le modèle vivant*, t. XLI (1922), pp. 13, 105.

magistrales sur la draperie antique ? Sa vie de savant a bien été le plus délicat entrelacement sur un fond solide et immuable. Ajoutons tout de suite que la personne morale de l'ouvrier est toujours présente dans l'œuvre et n'en peut pas être séparée. Certains hommes de science sont comme absents de leur science ; ils la font avancer, mais ils ne l'animent pas, ne la modèlent pas. Leur art de chercher et découvrir la vérité ne reflète rien de leur face et de leur âme. Au contraire, les travaux de Léon Heuzey portent tous une marque personnelle, bien reconnaissable ; mais, s'il est aisé de la reconnaître, combien il est malaisé de trouver, pour la définir, les plus justes termes !

Le premier grand ouvrage de Léon Heuzey, *le Mont Olympe et l'Acarnanie* (1860), le fait voir déjà en pleine possession des dons complexes qui concourent harmonieusement à la texture de son talent. Il a la perspicacité et l'intuition, l'œil aigu et pénétrant ; en même temps, la prudence, le sang-froid, le souci minutieux de l'exactitude. Il semble tenir le regard fixé sur ces quelques lignes où Destutt de Tracy a défini la science : « Elle consiste à observer les faits avec le plus grand scrupule, à n'en tirer des conséquences qu'avec pleine assurance, à ne jamais donner à de simples suppositions la consistance des faits, à n'entreprendre de lier entre elles les vérités que quand elles s'enchaînent tout naturellement et sans lacune, à avouer franchement ce qu'on ne sait pas, etc. » Ces qualités, si rares à l'âge des débuts, sont accompagnées par un art exquis de l'exposition, où la phrase, infiniment souple sans jamais devenir molle, restant toujours simple et naturelle, suit avec docilité les inflexions de la pensée et en rend sensibles les plus délicates nuances. Ce jeune « Athénien » (car le mémoire sur *le Mont Olympe et l'Acarnanie* est un « envoi d'Athènes », un travail préparé et rédigé pendant le séjour à l'École d'Athènes), ce jeune « Athénien » se révèle dès l'abord un pur Attique. Vint ensuite la *Mission de Macédoine*, publiée sensiblement plus tard, mais dont toute la matière avait été réunie en 1861. Transportées à l'étude d'une autre région, ce sont encore les mêmes qualités de méthode, d'ordre, de savoir approfondi, de subtile analyse, de juste adaptation de la forme aux diverses faces du sujet. Si on veut conclure d'un bref et bel éloge, il suffit de dire, et on l'a dit depuis longtemps, que la *Mission de Macédoine* est, pour Heuzey, ce qu'est, pour Renan, la *Mission de Phénicie*.

Cependant, Léon Heuzey était entré en ce musée du Louvre, qui allait devenir le théâtre de sa gloire grandissante. Il se donna tout entier à l'étude de ces antiques statuettes d'argile qui sont, comme il l'a dit lui-même, « en nombre presque infini et d'un caractère souvent indécis ». Son *Catalogue des figurines de terre cuite* (1882), complété par un grand album de planches du graveur Achille Jacquet, a éclairé bien des recoins obscurs, a mis en vive lumière certaines explications décisives ou, au contraire, a enveloppé d'une savante pénombre des motifs qui lui paraissaient devoir rester un peu flottants et indéterminés. Et ces menus problèmes, pour lesquels la solution nette qu'on voudrait atteindre ne cesse pas de se dérober et de fuir, ces petites questions indécises n'étaient point pour déplaire à l'esprit de Léon Heuzey, parce que cet esprit y trouvait à déployer ses dons naturels de ténacité dans la recherche, de finesse et de souplesse pour enfin cerner la vérité. En 1896, des amis et admirateurs, tous de l'École d'Athènes, voulant lui témoigner leur affection et leur respect, lui offrirent une modeste figurine antique, une terre cuite du v^e siècle¹. Il y avait, pourtant, bien longtemps déjà que des curiosités nouvelles l'avaient éloigné de la céramique grecque; mais elle restait toujours chère à son cœur, et voici la lettre que, en cette occasion, reçut de lui chacun de nous :



BUSTE DE CORÉ.

Terre cuite de Tanagra,
offerte à L. Heuzey par ses amis
et donnée par lui au musée du Louvre.

Chers camarades, chers amis,

Notre ami Alexandre Bertrand est venu m'offrir de votre part un ravissant buste de Tanagre; il m'a dit votre délicate et affectueuse pensée de fêter en ma modeste personne la fidélité aux souvenirs de l'École d'Athènes. C'est pour moi, à une époque avancée déjà de ma carrière, un suprême honneur, une joie intime, que je vous dois à tous et dont je vous suis profondément reconnaissant.

Cette terre cuite, contemporaine du Parthénon, cette image de la divine Coré remontant des demeures souterraines, les bras encore emprisonnés dans son

1. Aujourd'hui au Louvre, M. Heuzey s'en étant dessaisi par la suite en faveur du musée.

vêtement, vous l'avez choisie avec un bien aimable à-propos pour me rappeler les études où j'ai trouvé le plus d'attrait. Venant de vous, elle symbolise à mes yeux la jeunesse toujours renaissante de notre École et vos incessantes découvertes qui font sortir du sol de la Grèce les restes de la beauté antique.

Quinze ans plus tard, en 1911, un autre jubilé réunissait autour de Léon Heuzey ses amis encore et ses admirateurs toujours plus nombreux : c'était le trentième anniversaire de la fondation au Louvre du Département des Antiquités orientales, dont il avait été le premier titulaire. On fêta l'auteur du *Catalogue des Antiquités chaldéennes*, des *Découvertes en Chaldée*, des *Origines orientales de l'art grec*, l'explorateur de la lointaine civilisation de Mésopotamie, le familier de l'antique *patési* Goudéa. La constitution d'un musée nouveau et sans rival au monde; une vaste province de l'histoire et de l'art livrée à notre connaissance; des trophées tels que la douzaine de grandes statues en diorite de Goudéa, la stèle des vautours d'Éannadou, le vase d'argent d'Entéména; l'heureuse acquisition de tant de biens inestimables, et les études définitives, magistrales, lumineuses, auxquelles ils avaient donné lieu : voilà ce qu'on célébrait, sans nul éclat bruyant, avec cette discrétion et cette mesure de bon goût qui furent pour Léon Heuzey la règle de sa vie entière et qu'il communiquait comme un fluide autour de lui. Si on n'eût craint d'offenser cette réserve, on eût voulu louer en lui et remercier non pas seulement le savant, le porteur de lumières nouvelles, mais aussi l'actif et diligent intermédiaire auprès des Ministres et des Gouvernements, l'inlassable et heureux négociateur, le conquérant qui sait vouloir avec suite et dont la ténacité s'enveloppe d'une douceur charmante. Dans l'allocution de remerciement qu'il prononça alors, se trouvaient ces paroles : « Il y a au Louvre un espace de quelques mètres carrés que je ne traverse jamais sans me rappeler plusieurs des plus hautes et des plus pures joies de ma vie. Vous connaissez l'angle qui comprend les premières marches de l'escalier Henri II; ces marches, je ne puis oublier avec quel battement de cœur je les ai quelquefois montées : par exemple, le jour où je tenais à la main la valise qui renfermait le vase d'argent d'Entéména, reconquis après une longue attente... »

Reconquis : seul, celui qui disait ce mot en pouvait peser tout le sens. Que de détours pour obtenir que la loi turque sur les antiquités laissât fléchir un instant sa rigueur et que le vase, rapporté d'abord à Constan-

tinople, pût en repartir vers la France! On ne saura jamais les trésors de patience et de finesse que Léon Heuzey sut trouver en lui afin que réussit son effort. Il y dépensa, dirai-je familièrement, plus de diplomatie peut-être qu'il n'en eût fallu pour résoudre à cette époque la question d'Orient. Puis, une fois l'objet reconquis matériellement, restait encore à le reconquérir sur lui-même. Enseveli depuis plusieurs milliers d'années, il était recouvert d'un épais dépôt de chlorure d'argent, extrêmement dur, sous lequel se cachaient les traits gravés d'un précieux dessin. Léon Heuzey entreprit seul le difficile travail du décapage; il fit, dans le manie- ment des petits outils d'acier, des prodiges de dextérité; il poursuivit son minutieux la- beur pendant une année en- tière avec une conscience et un scrupule infinis; il le mena patiemment jusqu'au terme qu'il jugea bon, et il avait, tout au long de cette lente route, la satisfaction de voir reparaître, point après point, ligne après ligne, une zone de quatre groupes symétriques représentant les armoiries de la vieille ville de Sirpourla. Quand ce vase merveilleux, « reconquis après une longue attente », eut pris enfin place dans sa vitrine au Louvre, une joie profonde, inépuisable, emplit silencieusement le cœur de Léon Heuzey.



LE VASE D'ARGENT D'ENTÉMÉNA.

Art chaldéon. — Musée du Louvre.

Ces souvenirs-là et d'autres encore hantaient l'esprit de quelques-

uns, lors du jubilé de 1911. Déjà octogénaire, avec quelle grâce aimable M. Heuzey recevait les hommages venus à lui, et comme il sut y répondre avec la plus courtoise délicatesse ! Le même jour, il tirait de ses cartons un joli dessin que lui avait donné autrefois son ami, le sculpteur Chapu, et il en adressait une reproduction, accompagnée de la lettre suivante, à ceux qu'il voulait bien appeler « ses amis » :

Mes chers amis,

Cette charmante personne, que mon ami très regretté, le sculpteur Chapu, crayonna jadis pour moi, penchée sur un grand album de figures antiques, est l'image de nos études. Elle vous dira, beaucoup mieux que je ne saurais le faire, ma très vive reconnaissance. Vous avez eu la touchante pensée de fêter, en souvenir de mes efforts, le trentenaire du Département des Antiquités orientales. Ces belles et difficiles recherches, grâce à l'intérêt que vous leur portez, iront toujours en se développant, et votre récompense sera de leur voir produire des fruits merveilleux, dépassant de beaucoup ce que nous avons obtenu jusqu'ici.

Cette image, évoquée par Chapu, est le symbole même de la vie de Léon Heuzey. Penchée sur un gros album de figures antiques, absorbée dans l'étude qui la passionne, elle n'y perd cependant rien de sa distinction et de sa finesse natives. Et n'est-ce pas une rencontre singulière que cette personne, sous qui se lit le nom parisien de *Mont-Parnasse*, rappelle si bien telle ou telle figurine assise de Tanagra ? Si Léon Heuzey l'a choisie parmi tant d'autres, cela ne signifie-t-il pas que, jusqu'à la fin de sa vie, malgré sa transplantation dans le lointain Orient, l'auteur de tant de subtiles notices sur les terres cuites grecques avait gardé le goût de ses études d'autrefois, où il avait, suivant sa propre expression, « trouvé le plus d'attrait » ? Un lien très fort, en effet, ne cessa de le rattacher à la Grèce. De bonne heure, dès 1863, il avait été nommé professeur d'archéologie à l'École nationale des Beaux-Arts, et il y avait créé un genre de leçon tout à fait nouveau, où il étudiait le costume antique sur le modèle vivant. Même suppléé dans son enseignement (par son ami, son collaborateur et son parfait continuateur, M. Edmond Pottier), il conserva longtemps encore cette leçon à la fin du cours de chaque année, étudiant successivement le costume égyptien, chaldéen et assyrien, le costume des Grecs pour hommes et pour femmes, celui des Romains pour civils et militaires. Or, je crois que, entre ces leçons diverses, il portait une secrète préférence à celles qui concernaient la Grèce, celles

où il maniait la chlamyde « aux ailes thessaliennes » et le péplos aux sévères cannelures ou la fine tunique ionienne aux plis froufrounants. C'est vers ces études encore qu'il est revenu, au terme de sa longue vie. Je rappelle de nouveau les articles publiés dans cette *Revue* même en 1921 et 1922 : chapitres détachés d'un grand traité sur *le Costume antique*, lequel est terminé et doit paraître bientôt. Il aura donné à cette œuvre ses dernières pensées. « La veille de sa mort, m'écrivait un ami, un mandataire de son éditeur lui apporta la maquette de son livre, et il l'a examinée avec ce soin et ce goût de la perfection qu'il mettait en toutes choses. »

Saura-t-on jamais toute la patience et la ténacité dont il a fait preuve dans ce domaine aussi, cherchant et finissant par rencontrer, un jour en Abyssinie, un autre jour en Roumanie, des étoffes qui répondis-

sent à ses désirs, lesquels n'étaient mus que par le souci de l'exactitude scientifique ? Puis, avec quelle intelligence et quels scrupules de goût choisissait-il ses modèles, hommes ou femmes, afin que, par leur physique, leur port, leur allure, ils s'accordassent de façon juste aux œuvres d'art qu'il allait en eux reproduire ! J'ai assisté, étant encore écolier sur les bancs de l'École normale supérieure, à l'une de ces leçons d'été, et, malgré la distance, j'ai le souvenir toujours présent



A. CHAPU. — L'ARCHEOLOGIE.

Dessin fait pour L. Heuzey.

d'avoir, dans une sorte de ravissement sérieux et délicieux, été transporté loin de Paris, en pure atmosphère antique, sur l'Acropole redevenue vivante, par les rues de Tanagra ressuscitée. Est-il besoin d'ajouter que ces modèles et ces étoffes, si bien choisis fussent-ils, n'auraient pas suffi pour réaliser ces miracles, et qu'il y fallait la main de l'animateur? Lorsque, sa reconstitution terminée, M. Heuzey se reculait un peu pour juger de l'ensemble, puis, revenant, tapotait légèrement du bout des doigts ici un pli, là une surface, ces quelques attouchements, à peine marqués, mais tellement justes, semblaient communiquer la vie, une vie harmonieuse. Ces gestes, qu'il fallait, étaient porteurs d'un goût souverain; c'était l'âme de l'antiquité même, l'âme de la Grèce qui paraissait les provoquer, les diriger. Jamais, en plus clair langage qu'à ces moments-là, où pas une parole n'était prononcée, ne se manifesta le pur esprit attique de Léon Heuzey.

HENRI LECHAT,

Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

